

Présentation de l'épave arabe du Batéguier (baie de Cannes, Provence Orientale)

Georges VINDRY

Résumé. Les conditions de découverte de l'épave musulmane du Batéguier et l'inventaire des principales catégories de céramiques sont données, de même que sont examinés quelques-uns des nombreux problèmes que pose la présence d'épaves de ce type en Provence.

La récente création d'un musée archéologique à l'île Sainte-Marguerite, la plus grande des deux îles de Lérins qui ferment au Sud la baie de Cannes, a permis le regroupement et l'exposition d'ensembles jusque là inaccessibles, inédits ou partiellement publiés (1). Grâce à la compréhension et à l'appui de la D.R.A.S.M. (2), le matériel recueilli dans l'épave dite du Batéguier a pu être transporté au musée en 1977, partiellement traité et exposé.

Cette épave a été découverte à la fin de l'année 1973, à 54 mètres de profondeur, à l'Ouest de la balise du Batéguier qui tire son nom de la pointe Ouest de l'île. On doit cette belle découverte à M. J.P. Joncheray, plongeur expérimenté et inventeur de nombreux sites archéologiques sous-marins. Depuis longtemps des amphores antiques isolées, de divers types, ont été signalées dans cette zone brassée, recouverte d'un sable vaseux, soumise à l'action de courants tangentiels à cette partie de l'île, par vents du Sud-Ouest ou par forts vents d'Est (3).

Aucun tumulus ne marquait la présence de l'épave qui fut repérée d'abord grâce à la présence insolite de dix grosses jarres dispersées, diversement ensablées, puis grâce à celle d'un abri de poulpe entouré de très nombreux fragments de céramique (4). Un large sondage fut réalisé en 1974 par une équipe de onze plongeurs dirigés par M. Joncheray, à une profondeur où le travail suivi devient compliqué, difficile et dangereux; le renouvellement de ce sondage n'a pas été demandé, faute de crédits (5). Entourant une coque reconnue sur six mètres de large et vingt mètres de long, en bon état semble-t-il, le gisement archéologique était éparpillé sur une longueur de plus de cent mètres, avec une zone de concentration de onze mètres sur treize mètres. Cette dispersion, comme l'absence de tumulus compact, montrent un brassage déjà ancien et un nivellement qui rendent difficile une étude des groupements (6).

Trois cents soixante objets ont été recueillis, complets ou incomplets, qui appartiennent pour la quasi totalité à un abondant chargement de céramiques, où des séries homogènes comportant des tailles dé-

(1) Musée municipal, annexe du Musée de la Castre. Né d'un projet mis au point dès 1968, ce musée qui porte le nom attractif de « Musée de la Mer » a été créé grâce aux efforts conjugués de la Ville de Cannes, de la Direction des Musées de France, de la Direction des Antiquités Historiques de la Côte d'Azur, et de la Direction de la Recherche Archéologique Sous-marine. Il a pour vocation le regroupement des matériels archéologiques issus des fouilles terrestres régulières que nous menons dans l'île depuis 1972, et des diverses découvertes sous-marines faites dans les eaux cannoises depuis une trentaine d'années. Il a été ouvert au public en mars 1978.

(2) Direction de la Recherche Archéologique Sous-marine, Fort Saint-Jean à Marseille. Responsable pour les périodes historiques, M. B. Liou.

(3) PALAUSI G., Les courants marins dans la baie de Cannes et le golfe de La Napoule (A.-M.), *Compte rendu de la Rencontre d'Archéologie Sous-Marine de Fréjus-Saint-Raphaël*, Fréjus, 1974.

(4) CARRA C., Un gros navire sarrazin, l'épave du « Bataiguier ». Même publication. Résumé de la découverte, accompagné de douze photographies.

(5) Depuis ce sondage, l'épave a fait l'objet de nombreux pillages, dont certains ont trouvé une issue dans le commerce des objets d'art.

(6) Aucune publication d'ensemble n'a encore été faite. Outre celle due à P. Carra, citée plus haut, M. J.-P. Joncheray a publié deux études : « Recherches of Saint-Raphaël and Cannes 1973 » (*The International Journal of Nautical Archaeology and Underwater Exploration*, 2, 327-328, 1974), et « Le navire de Bataiguier. Une épave du haut Moyen Age ». (*Archéologia*, n° 85, août 1975, 42-48). — La découverte a été signalée par M. Liou : « Fouilles sous-marines. Chronique des fouilles médiévales en France ». (*Archéologie Médiévale*, 6, 1976, p. 376).

gressives indiquent un chargement commercial, assez important puisque les fouilleurs estiment qu'ils ont recueilli à peine un tiers de la cargaison repérable. Il est possible que les objets actuellement isolés aient eux aussi appartenu à des séries homogènes. Comme nous ne disposons que d'un échantillonnage non sélectif, il serait vain de tenir compte des proportions numériques. On peut toutefois noter l'absence générale de glaçures — sauf en deux cas —, et mis à part l'ensemble des vases de stockage, un groupe de petits objets à pâte fine bien dépurée, à paroi mince recouverte d'engobe, où les fonds sont légèrement convexes.

Si l'identification de quelque soixante formes différentes ne présente guère de difficultés, il est en revanche malaisé de donner à chaque objet une appellation précise, faute d'une vaste typologie de référence. On peut toutefois, dans le cadre de cette simple présentation, dresser une liste sommaire cohérente.

Les récipients de stockage.

Ventrus, à parois épaisses, ils vont de la grosse jarre contenant près de mille litres, haute d'un mètre vingt pour un diamètre de près d'un mètre, au petit jarron de cinquante litres environ, en passant par de nombreuses formes intermédiaires, variées, avec ou sans cordons de renforcement, avec ou sans préhensions.

Les petits vases de séries homogènes.

Transmetteurs de liquides : il existe deux types de *cruches* et un type de *vase-bouteille*. Le premier type de cruche comprend quatre formes de tailles dégressives, ovoïdes à large fond plat, avec un col cylindrique bien détaché et un bec tréflé qui rappellent la forme générale de l'*œnochoé* antique. La pâte est gris-noir, avec un épais engobe beige-rose (fig. 4). Le second type est formé de petites cruches ovoïdes, à col tronconique et bec tréflé, avec un petit cordon à la partie supérieure du col et une anse attachée au bord, comme dans le modèle précédent. Ces petites cruches portent un décor peint sur l'épaule, en petites bandes obliques rouge-brun. Les vases-bouteilles sont de deux tailles : ovoïdes à large fond, ils ont un petit col cylindrique haut et mince évasé au sommet, au milieu duquel se raccorde une anse avec un petit bec pincé. Entre la base du vol et l'épaule, de la panse se trouve un décor plastique formé de petits cordons peu saillants, parallèles, délimitant d'étroites bandes horizontales couvertes d'un décor géométrique gravé. Certains des grands exemplaires portent en haut de la panse un graffite anguleux gravé avant cuisson. « *Gargoulettes* » : sous ce nom un peu vague mais consacré par l'usage, on peut ranger deux types de récipients sphéroïdaux fort bien tournés, de pâte rose-beige foncé, avec un petit fond, un col tronco-

nique peu élevé, deux et trois anses minces et détachées. A la base du col se trouve un petit opercule percé simple (fig. 5). C'est sous la même dénomination qu'on peut ranger des vases ovoïdes à fond plat muni de deux épaisses anses nervurées, en terre rose marquée de coups de feu gris (fig. 1). *Pots à anse* : faits d'une pâte beige-clair lisse et dure, ce sont des sphéroïdes à fond plat, à col large et peu élevé, du type « jarrito ». Ils portent un décor peint analogue à celui des petites cruches tréflées, en longues touches rouge-brun tracées sur l'épaule et sur l'anse (fig. 2). *Pots couverts* : ces curieux récipients, dont l'usage demeure problématique, sphéroïdes peu élevés à fond plat munis d'une anse, ont leur large ouverture occupée par un gros opercule convexe percé de trous ordonnés suivant un schéma géométrique assez simple. La pâte est rose-beige foncé (fig. 6).

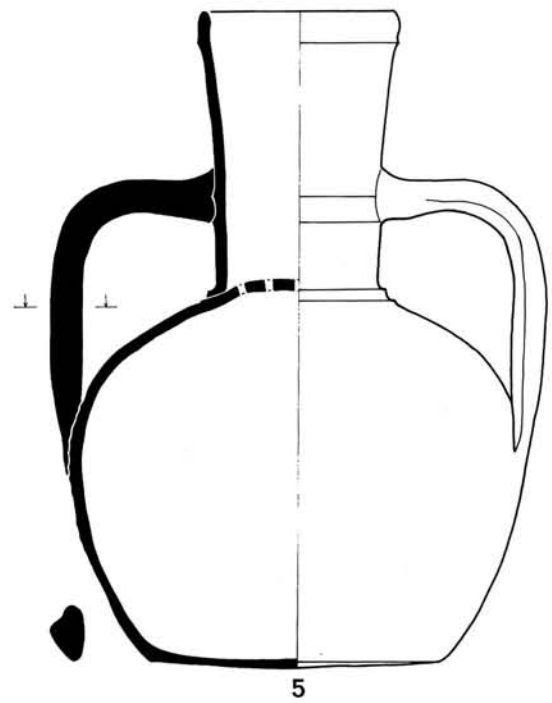
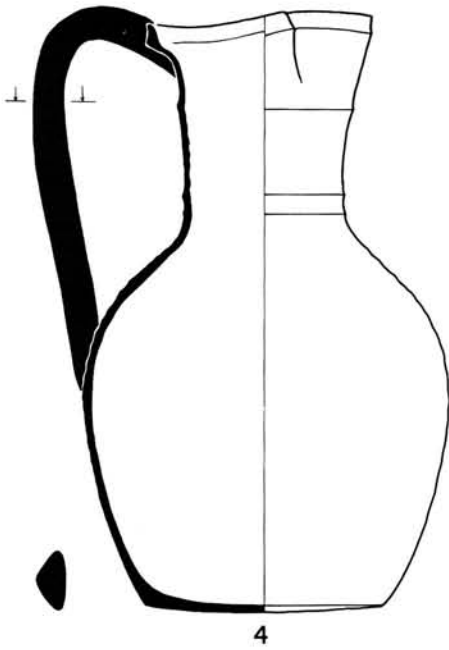
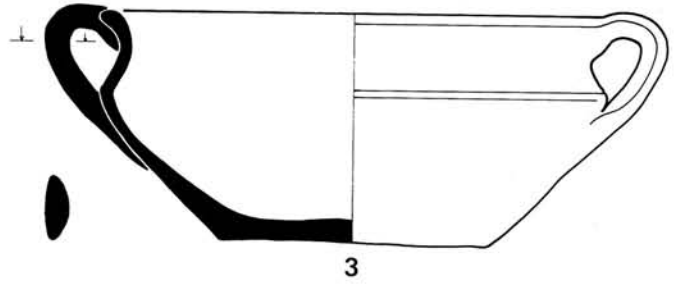
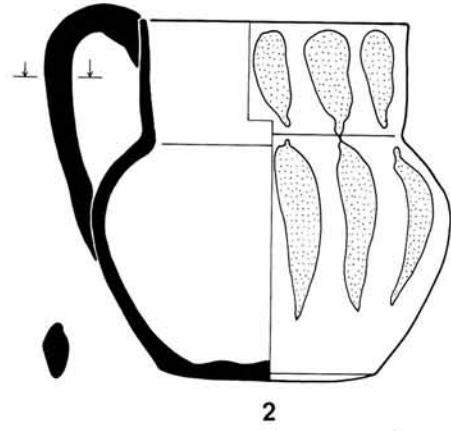
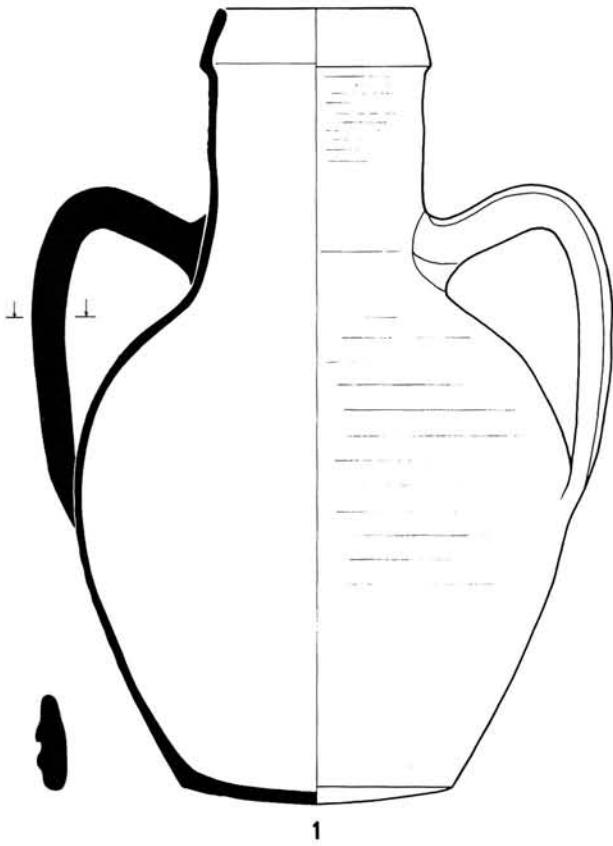
Petits vases hors séries.

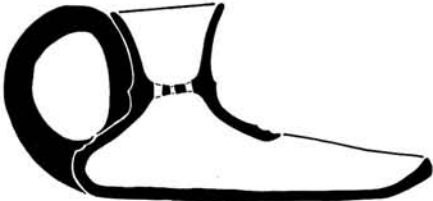
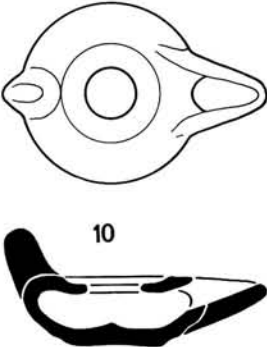
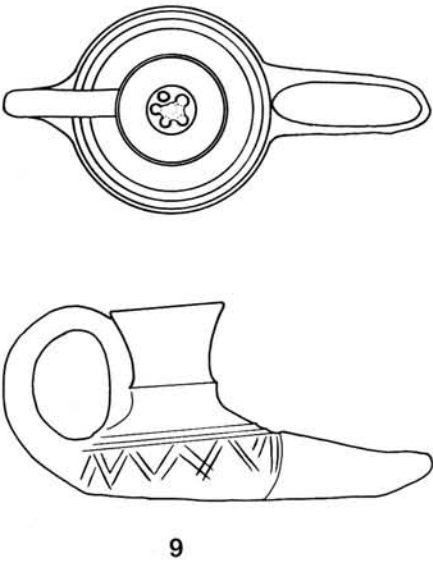
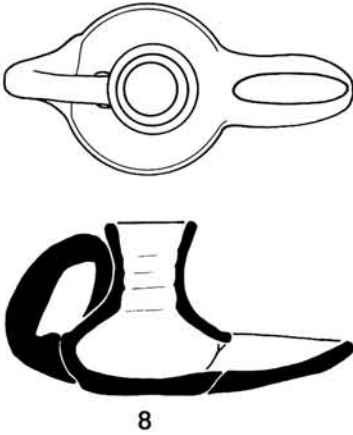
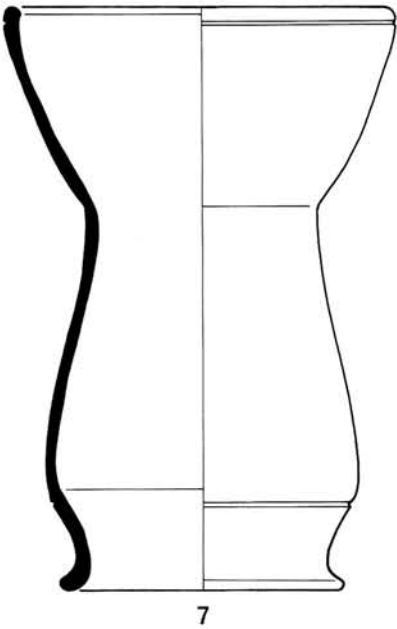
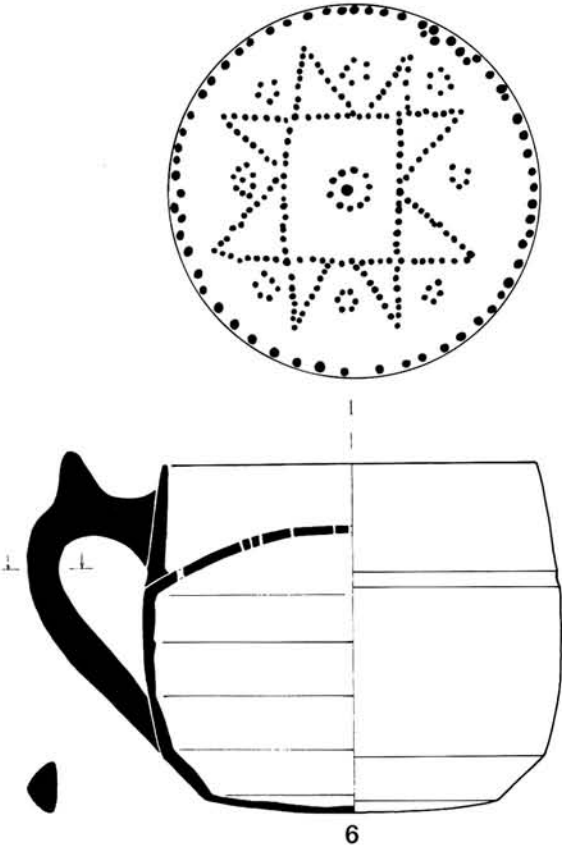
Marmite basse du type « cazuela » ; un exemplaire. Grosse écuelle large et peu haute, carénée, en pâte beige-rose orangée par endroits, avec deux anses sommairement attachées, de fabrication assez grossière. Le fond plat a été redressé par grattage et montre de nombreux arrachements du dégraissant (fig. 3). *Marmite haute* : un exemplaire. C'est apparemment la seule céramique modelée du gisement, à pâte micacée, avec un large fond plat, une paroi convergent vers le haut et deux petites préhensions en languette. *Tambour* : vase balustre ouvert aux deux extrémités, à pâte grise recouverte d'un engobe rose portant çà et là les traces d'une très fine couche beige clair. Cet objet exceptionnel est aisément identifiable car sa forme caractéristique n'a guère changé depuis un millénaire, comme le montrent les tambours « *derbûka* » du Maghreb à membrane unique (fig. 7).

Parmi les petits vases isolés, mentionnons un tout petit flacon piriforme à étroit goulot incomplet, une sorte de petite tasse, incomplète. La liste pourra être définitivement arrêtée lorsque quantité de fragments divers auront pu être nettoyés, débarrassés de leur concrétion et identifiés.

Les lampes.

De nombreuses lampes ont été recueillies, plus ou moins recouvertes de concrétions qui en rendaient l'examen difficile, et qui ont été enlevées par des moyens mécaniques puis chimiques. A l'exception de deux exemplaires isolés que nous verrons plus loin, elles ont toutes en commun un réservoir plat, un long bec canal ouvert dans sa partie supérieure, un col de remplissage évasé, auquel se raccorde une anse dorsale en anneau, de section ronde. Les lampes les plus grandes ont leur paroi décorée, et pour certaines un reste d'opercule à trous placé à la base du col. M. Joncheray les a classés en sept catégories





fondées sur la publication d'H. Menzel (7). Cette classification formelle ne peut être retenue car elle s'appuie sur des modèles qui, s'ils ont bien un air de famille, présentent trop de différences importantes. L'enlèvement des concrétions a permis de diviser les lampes en deux séries cohérentes, l'une à pâte grise revêtue d'un engobe jaunâtre (8), correspondant aux grandes lampes à paroi décorée, l'autre à pâte grise recouverte d'un engobe beige (fig. 8 et 9). Les variantes du décor plastique, peut-être obtenu par moulage, et la présence d'opercules perforés à la base du col sont des critères secondaires. Deux lampes, chacune en un seul exemplaire, constituent pour l'instant une singularité dans le gisement. La première est une couronne de lampes, formée d'un anneau creux de section cylindrique, muni au dessous de trois petits têtes formant supports, et surmonté de sept godets évasés, sans bec, communiquant avec le cylindre. Un tel système, qui pouvait être posé ou suspendu, fonctionnait vraisemblablement avec des mèches traversant une rondelle de liège flottant sur une mince couche d'huile, portée par de l'eau contenue dans le cylindre. Cette lampe n'a pas été utilisée, contrairement à la seconde. Celle-ci est en terre beige recouverte d'une glaçure vert-foncé brillante; elle possède un réservoir plat, avec une légère cuvette entourant un large trou de remplissage circulaire, un bec court ouvert à la partie supérieure et une petite préhension verticale pleine analogue à celle des lampes de la fin du Bas-Empire (fig. 10). La référence Menzel 576 ne peut être retenue, car elle correspond à une lampe dont le profil et l'anse sont tout à fait différents. Si cette lampe appartient bien à l'épave arabe (9), on la rapprocherait volontiers de lampes africaines de même allure, par exemple celles — munies d'un bec plus long, d'une préhension plus massive, sans doute plus récentes — trouvées en Algérie à la Qal'a des Banû Hâmâm, et présentées à ce Congrès par M. L. Golvin.

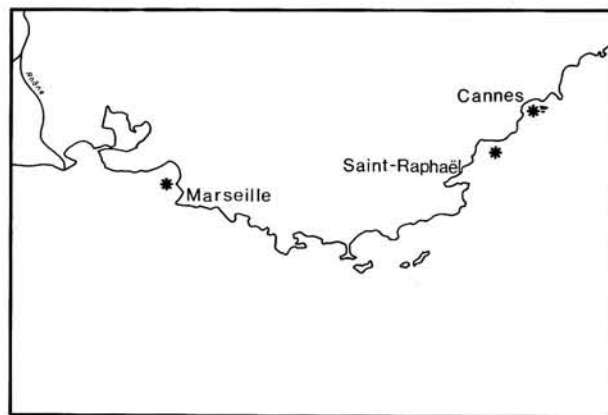
Un objet singulier peut être rattaché au groupe des lampes. C'est un petit récipient zoomorphe creux, assez gauche, représentant sans doute un dromadaire, en terre grisâtre recouverte partiellement d'une glaçure vert sombre tirant sur le brun. Il faut sans doute voir dans ce vase exceptionnel un remplisseur de lampe à huile. On peut rapprocher ce petit vase verseur d'une céramique zoomorphe également glaçurée trouvée à Majorque (10).

Le sondage n'a évidemment pu apporter aucune indication sur la cause du naufrage, mais il faut signaler qu'on a trouvé des parties de coque brûlée et plusieurs céramiques partiellement recouvertes de poix fondue. Il serait prématuré d'en tirer une con-

clusion. L'examen des ossements humains recueillis sur le site parmi les céramiques montre combien il faut se garder des explications qui paraissent évidentes : ces ossements, confiés aux docteurs S. et G. Arnaud, ont fait l'objet de diverses analyses minutieuses, histologiques, chimiques, minéralogiques qui ont attesté une conservation exceptionnelle due à leur position dans un sédiment marin. Cette caractéristique a permis une datation au C. 14, rigoureusement vérifiée, qui a situé ces ossements vers 600 après notre ère, montrant ainsi qu'ils n'appartiennent pas à l'épave arabe (11).

L'épave du Batéguier pose évidemment de nombreux problèmes. Elle n'est heureusement pas isolée : une épave analogue a récemment été signalée près de Marseille, une autre a été découverte et fouillée près d'Agay par M. Visquis, de 1969 à 1972 (12). Le matériel céramique trouvé au cours de cette fouille, dans un gisement lui aussi assez remanié, est pour beaucoup de formes — jarres, gorgoulottes, lampes, marmite modelée, pots couverts, cruches à bec triflé — extrêmement proche, sinon identique. Nous avons là trois épaves de même époque dont le matériel céramique peut être comparé à celui mis au jour dans le Sud-Est de l'Espagne, et daté d'environ le milieu du ^x siècle. L'étude exhaustive du matériel de ces épaves, récemment entreprise par M. Trabelsi sous la direction du Professeur Devisse, montrera la portée de ces comparaisons et ne manquera pas de préciser la chronologie. Il n'est pas exclu que des analyses de terre puissent apporter des données supplémentaires, ne serait-ce que dans l'identification des dégraissants des grosses céramiques.

La présence de ces trois navires sur la côte provençale au moment de la plus grande progression des raids arabes en France et dans les Alpes, amène



(7) MENZEL H., *Antike Lampen*, Mainz, 1969.

(8) La couleur jaunâtre de cet engobe s'est trouvée accentuée par le produit utilisé pour fixer et consolider la surface pulvérulente des lampes (paraloïde en solution à 2 % dans du chloroforme, en trois couches).

(9) A propos des intrusions possibles dans cette épave, cf. infra les observations concernant les ossements humains recueillis sur ce site.

(10) LLUBIA L.M., *Cerámica medieval española*, 1967, 57, ROSSELLO-BORDOY G., *Decoración zoomorfa en las islas orientales de Al-Andalus*, 29 (1978).

(11) ARNAUD, Drs S. et G. ASCENZI, A. BONUCCI, E. et GRAZIANI G., On the Problem of the Preservation of Human Bones in Sea-water. *Journal of Human Evolution*, 1978, 7, 409-420.

Des mêmes auteurs : Conservation d'ossements humains longtemps immergés dans l'eau de mer. *Communication au 13^e Colloque de l'Association Anthropologique Internationale de Langue Française*, Caen, sept. 1977 (à paraître).

(12) VISQUIS A.G., Premier inventaire du mobilier de l'épave dite « Des Jarres » à Agay. *Cahiers d'Archéologie Sub-aquatique*, 1973, 2, 157-167 (publication accompagnée de dessins et de photographies).

quelques réflexions. Ces vaisseaux étaient-ils destinés à ravitailler d'importantes bases stratégiques ? La base la plus orientale, si elle n'était pas à l'île Sainte-Marguerite même, ne devait pas en être très éloignée, car cette île, constamment utilisée par les navigateurs antiques (13), se trouve placée au débouché maritime d'une des grandes voies alpines. Cette voie, qui correspond à ce qu'on appelle aujourd'hui la « Route Napoléon », utilisée dès la préhistoire (14), demeure encore aujourd'hui un des axes qui permettent la liaison entre le monde alpin

(13) L'île est citée dans l'Itinéraire d'Antonin. De très nombreuses découvertes sous-marines faites dans l'anse Nord, outre les épaves et les objets isolés épars autour des îles de Lérins, montrent un important et constant trafic maritime pendant six siècles.

(14) VINDRY G., Un siècle de recherches préhistoriques et protohistoriques en Provence orientale, 1875-1975. *Documents d'Archéologie Méridionale*, 1978, I.

et le littoral de la Provence. Il n'est pas inutile de rappeler que cette voie fut également très fréquentée tout au long du moyen-âge, et qu'on y trouve, dans la zone montagneuse située au nord de Grasse, l'unique péage médiéval de cette région, qui atteste l'importance du passage. Cet élément n'est pas à négliger si l'on veut tenter d'expliquer la présence de l'épave du Batéguier.

Il reste à souhaiter que cette épave fasse rapidement l'objet d'une fouille complémentaire et d'une étude de la coque. Il serait incompréhensible et désolant qu'un navire de cette importance porteur d'un chargement exceptionnel par sa variété et sa qualité, puisse demeurer ainsi négligé; de récents pillages et l'éparpillement du matériel montrent bien que la profondeur déjà appréciable où il est situé ne constituent pas une protection réelle*.

* Dessins réalisés par J.C. Poteur.